

# De la délicatesse et de la volupté

●●● **Gérard Joulé**, Lausanne

La presse, la précipitation (on ne disait pas encore le stress qui, en anglais, signifie force, tension) dans les civilisations nobles sont le signe des classes basses, des gens affairés qui courent comme des fourmis. Les gens nobles ne pressent jamais le pas ni le débit de leurs paroles.

Gontcharov, romancier russe, a dépeint dans son livre, *Oblonov*, un personnage qui chaque matin met au moins une demi-heure pour enfiler ses pantoufles. Pourquoi ? Parce qu'il les aime, et qu'il prend le temps de les regarder et de les enfiler. Il s'attendrit sur ses vieilles savates, sur ses vieilles servantes, comme Montaigne sur sa vieille trogne, non parce qu'elles sont belles, mais parce que ce sont les siennes, et qu'elles lui rendent de précieux services. Les gens lents sont doux, sont bons. Ils ne courent pas après les places, les richesses, les honneurs, les grandeurs et tous les hochets qui satisfont la vanité humaine. Ils ont le temps de joindre les mains et de dire en action de grâces : « Merci, mon Dieu, de ne pas m'avoir fait comme ces gens pressés, stressés comme des citrons sans jus. » Car la lenteur est un don, une grâce.

Il y a bien sûr lenteur et lenteur, et la parfaite lenteur n'est pas celle de la tortue de la fable qui finit quand même par coiffer sur la ligne d'arrivée le lièvre dans la course qu'elle avait consenti à engager avec lui. La parfaite lenteur, elle, n'appartient pas au monde de la compétition. Autant dire qu'elle n'appartient pas au

monde tout court. Elle ne s'exerce que sous le regard attentif des anges et, comme toute vertu, elle trouve sa récompense en elle-même. Et si néanmoins elle court une course sous le soleil, c'est celle qui la rapproche le plus possible de l'immobilité divine.

## Sérénité

Lire Proust demande beaucoup de lenteur, d'une lenteur qui est synonyme d'attention, car le lire vite, c'est se condamner à n'y rien comprendre. Toute dégustation, toute mastication demande de la lenteur. Paul Morand, ce grand coureur de villes, de pays, de livres et de femmes, disait sur le tard : la vitesse a volé mon âme, a gâché ma vie. Il enviait Proust que sa maladie avait confiné dans sa chambre aux parois de liège, l'obligeant de fouiller les alvéoles de sa mémoire afin d'en extraire tout le suc.

Les lents héritent la terre, les violents ravissent le ciel. Pascal ne savait pas être lent. Il avait hâte d'atteindre, d'êtreindre le but. L'aigle voit de haut, de loin, sa vue est panoramique. Il fond sur sa proie, mais chemin faisant, bien des choses lui échappent. Il est l'ennemi des chemins. Rousseau dans les *Rêveries* paie à la lenteur son tribut et reçoit en retour un paradis de sensations molles et délicieuses. Caresse des éléments.

Disons pour être pédant et philosophe (c'est tout un) que la lenteur satisfait en nous cet esprit de rationalité qui ne nous laisse jamais très longtemps en repos, que la lenteur nous offre le moyen de savourer les fruits que l'oisiveté dépose dans notre corbeille.

Sans la lenteur et sans, non plus, il faut bien le dire, la paresse, sa sœur jumelle, la terre serait une autre géhenne (ce qu'elle est en train de devenir depuis que les hommes ont sacrifié à l'idole Vitesse). Dans cette amère aventure de l'existence, l'homme trouve quelque répit en elle et grâce à elle. Nous succomberions à la rage qui nous habite, au feu qui nous brûle, sans ces bains de lenteur et parfois même d'assoupissement dans lesquels se dissipent mystérieusement nos soucis. Ils logent tout à coup à leur place la sérénité, le repos et la paix en gerbe ineffable dans notre âme subitement détendue.

Content de son état, fier lorsqu'il se compare, humble lorsqu'il s'examine, l'homme lent ne sera jamais un ennemi de l'Etat ou des lois. Non plus que de ses voisins. Il vit en paix avec son prochain.

Il a de l'abandon, et il est ingénu. Est-ce qu'il ne convient pas d'admirer et pour ainsi dire d'adorer cette efficacité, cette économie de la lenteur ? Elle est seule à nous frayer si aisément le chemin de la philosophie, qui n'est au fond que l'art de trouver le bonheur. Toujours elle chemine, jamais elle n'est pressée d'atteindre le but. Le monde pourrait finir qu'elle ne s'en apercevrait pas, car elle n'est pas du monde. Qu'y ferait-elle ? Elle est clémente, parce que la rigueur et l'oppression veulent un tracés et une contention d'esprit qui la fatiguent par avance. Elle aime s'attarder, elle aime à causer, elle aime à prendre le temps, elle aime à aimer, et le temps, comme les femmes, se donne à celui qui aime à le prendre et s'y donne au centuple. Don

Juan était un homme pressé, pressé de prendre et de ravir. Avait-il même le temps de jouir ? N'est-ce pas bien exténuant que d'aller de femme en femme sans s'attarder sur aucune ? Un plaisir trop vite pris est-il encore un plaisir ?

## Le don de la volupté

La lenteur est enfin amie de la volupté comme Tacite nous le montre dans ce portrait de Pétrone : « Pétrone, nous dit-il, consacrait les jours au sommeil, la nuit aux soins et aux douceurs de la vie. Il affichait en paroles et dans sa conduite un nonchaloir et une désinvolture qui jouaient la simplicité, ce qui leur donnait un charme de surcroît. » L'histoire rapporte que Pétrone fut équitable et fier, jusqu'à la magnanimité, et que celle-ci a flétri la cruauté rampante de son rival, l'industriel Tigelin. Le Christ dans l'Evangile fait d'ailleurs relativement peu de cas du travail puisqu'il nous dit que son Père récompense de la même manière celui qui a travaillé douze heures et celui qui n'a travaillé qu'une heure. Adorable injustice divine, qui dépasse de bien loin la justice des hommes.

Ne point confondre lenteur et tiédeur. Parfois elles se croisent mais elles appartiennent à des univers tout différents. N'est point lent qui veut. Comme toute qualité, la lenteur est avant tout un don. Elle ne s'acquiert pas, elle se cultive tout au plus. Et quoi ? La vitesse n'est-elle pas sa propre ennemie. Elle se hait elle-même. Elle ne s'exerce que pour s'abolir. Plus elle fait rage et plus elle désire sa propre fin. Car elle n'est pas un but mais un moyen. Elle n'est pas un port mais une route, et qui n'aime pas le voyage.

Certes le Christ dans l'Évangile donne l'impression d'un homme pressé et qui témoigne de l'impatience devant la lenteur d'esprit de ses disciples : pressé de manger la Pâque, pressé de revenir à son Père. D'un autre côté, il fait l'éloge des lys des champs qui ne filent ni ne tissent et dont la beauté surpasse celle de Salomon dans sa gloire, et il reproche à Marthe de s'affairer, lui donnant en exemple sa sœur qui l'écoute à genoux développer les mystères du Royaume des cieux. Certains disent qu'il fallait bien que quelqu'un soit au fourneau pour préparer le repas. Toujours cet estomac ! Mais le Christ n'était pas venu pour le remplir.

Revenons au profane, revenons à la littérature. Comme une musique ancienne, écoutons s'adresser Ernestine, une héroïne de Stendhal : « Il me semble, dit-elle, que je découvre sept époques tout à fait distinctes dans la naissance de l'amour... »

« La carte de Tendre »,  
un sentier oublié  
des amoureux  
contemporains



Les amours modernes sont éloignés de cette casuistique. Rappelons-nous encore Elvire, se défendant contre Tartuffe : « Quoi, vous voulez aller avec cette vitesse ! Et d'un cœur tout d'abord épuiser la tendresse ! » Peu importe aux amants modernes d'en épuiser d'abord la tendresse. Il y a belle lurette que les amants modernes ne s'écrivent plus.

## Anonymat

La vitesse tue la forme. D'un paysage vu à deux cents à l'heure, que reste-il ? Rien. Le mouvement ne déplace pas les lignes, il les anéantit. La terre perd sa variété. En avion, il n'y a plus, sous nos pieds, de peupliers ou de châtaigniers, il y a l'Arbre...

La vitesse ressemble en outre au communisme en ce qu'elle tue l'individuel. Elle appelle et exige l'anonymat. La vitesse habitue l'esprit au symbole, au chiffre. Le sociologue s'en réjouira, lui qui se nourrit de statistiques, mais non l'artiste. L'artiste est un aristocrate pour qui le général et la société n'existent pas. En outre

il travaille lentement. Le sage s'efforce de ne pas voir les premiers plans immédiats qui s'enfuient mais de fixer les yeux sur les lointains et sur les dieux qui sont immobiles.

L'on pourrait tirer de cet éloge de la lenteur et des civilisations nobles qui en permettent l'usage et qui le rendent même nécessaire une condamnation sans équivoque à contrario de la modernité et de la société technicienne et du progrès humain, et, mon Dieu, l'on n'aurait pas complètement tort, puisque c'est seulement dans le domaine des sciences et des techniques qu'on peut par-

ler de progrès proprement dit. L'humanité ne progresse jamais sur le plan moral ou religieux, qui est exclusivement le plan individuel et non social, l'humanité étant une catégorie du général et non de l'individuel ou du particulier.

Le citoyen des civilisations nobles prenait le temps de former et d'enluminer ses lettres, avant que Descartes n'eût donné le branle au développement des sciences et des techniques et avant que Hegel et Marx n'eussent jugé nécessaire de remplacer des esclaves par des machines et par des techniciens. C'était seulement changer de joug et de maître.

Peut-on encore imaginer une civilisation où, par la banalité de la vitesse et la facilité de la surenchère qu'elle entraîne, la lenteur apparaîtra comme le mode le plus naturel pour exprimer une certaine délicatesse, ou demeurera-t-elle le privilège de la seule vieillesse ?

## Et l'histoire coulait

J'ai chez moi un tableau de bataille dont la contemplation doit rendre modeste un homme d'aujourd'hui : le fleuve, la colline boisée, une batterie sur la pente, une cavalerie enrubannée dans la vallée. Au premier plan, des dames et leurs servantes qui déballent un panier à provisions. Assis sur la berge, on regardait couler l'histoire. Elle ne s'était pas encore affublée d'une majuscule, elle n'avancait guère plus qu'un centimètre par siècle et parfois, pour peu qu'on cessât de la regarder, il lui arrivait de s'immobiliser complètement. Il n'y avait pas encore de péchés collectifs, Jean-Paul Sartre n'avait pas encore inventé la mauvaise conscience et le complexe de culpabilité nationale n'était pas enseigné dans les écoles.

Le temps, dans son écoulement, n'excédait pas la lente croissance de l'ombre sur les objets, des ongles au bout des

doigts d'une jolie femme ou la respiration d'une paire de bœufs qui rentre des labours. C'était des jours radieux, longs comme des haies d'aubépines traversées d'un vol d'hirondelles, c'était tout ce qui se passait jamais de sensationnel. Rarement l'histoire, rarement l'actualité ne franchissaient le seuil de la vie privée (et les journaux n'en montraient que les figures des assassins, ce qui n'a pas forcément changé). Elles attendaient derrière la porte qu'on les priât d'entrer, encore était-ce la porte de service. Et cette histoire, c'était comme le fumet de la continuité, un coup de vaporisateur dans l'air, fumée d'un feu d'automne qui parfume la campagne. Profondément rien n'en bougeait. Quels drôles de gens, diront plus tard de nous nos petits-neveux ! Ils ne parlaient que de progrès, de changement, de réforme, d'évolution, de mue, de fuite en avant. La vérité, le chic pour eux, c'était le mouvement continu vers quelque chose qui reculait toujours.

Nous ne sommes tous intellectuellement que des postillons et des jockeys. Tout ce train de poste et de course donnera à nos descendants le mal de mer et aussi l'envie de s'asseoir dans quelque doctrine fixe et reposante pour n'en plus bouger.

**G. J.**